

SEMINAIRE D'ETHOLOGIE

L'attachement mère-bébé chez l'humain

par

Danièle POIZAT-LABOURY *

Qu'entend-on par "être humain" ? La plupart des gens à qui l'on pose cette question se réfugient directement derrière l'art, la civilisation, la science, pour bien marquer le fossé qui nous séparerait des autres espèces. Cette idée est si solidement ancrée dans la conception que l'homme se fait de lui-même qu'elle semble aveugler même ceux qui ont des activités susceptibles de leur ouvrir les yeux. Pourtant, être humain ne signifie-t-il pas tout simplement être une variété animale sur la planète ? Actuellement, les progrès de la génétique nous permettent d'affirmer que nous partageons une grande partie de notre héritage génétique avec d'autres espèces et que nos similitudes avec celles-ci se révèlent bien plus importantes que nos différences.

Cette conception d'une humanité fondamentalement différente et supérieure débouche évidemment sur l'absence d'un cadre de pensée susceptible d'englober à la fois le comportement de l'homme et celui des autres mammifères. Il est vrai que bien des idées que nous avons sur notre comportement sont issues de la recherche médicale, laquelle est entreprise bien entendu pour sa valeur utilitaire et absolument pas en tant qu'élément d'un projet général ayant pour objectif d'accroître le champ de la biologie.

"L'attachement entre mère et bébé" est un sujet qui n'échappe pas à cette règle. En effet, l'intérêt purement scientifique de cerner le développement des comportements en fonction des capacités perceptives pré et post-natales du bébé, en analysant les variables environnementales, les déterminants génétiques, les influences d'origine maternelle, coexiste avec d'autres intérêts directement liés ceux-là à la détection d'une psychopathologie présente ou future. On dépasse là le cadre de l'éthologie humaine et de ses méthodes, si l'on tient compte de ce que les carences ou anomalies dans les compétences ou interactions d'attachement peuvent avoir des causes multiples : déficits ou anomalies génétiques et physiologiques bien-sûr, mais aussi des causes du genre : le bébé ne correspond pas à l'attente de la mère, c'est une fille alors qu'elle voulait un garçon; l'accouchement a été difficile; la situation conjugale pose des problèmes; la belle-mère est trop présente !

Dans cette option, nous abordons ici des enjeux médicaux qui ont une sérieuse répercussion sur ce que l'on peut appeler des intérêts sociaux. En effet, liées aux problèmes de non-attachement, s'ensuivent des difficultés d'adaptation, de communication, tout particulièrement au cours de l'enfance et de l'adolescence. Vu sous

* Ce thème a été présenté le 05.03.91 dans le cadre des séminaires de **Psychologie animale et de Socio-éthologie** (Prof. J.-Cl. RUWET), Institut de Zoologie, Université de Liège, année académique 1990-91.

Danièle POIZAT-LABOURY est Licenciée en Zoologie et Assistante médicale en gynécologie.

cet angle, il va sans dire que l'étude du comportement en perd sa sérénité et que c'est sous un vent de panique que l'on se pose certaines questions : ne doit-on pas revoir d'urgence dans nos pays civilisés tout ce qui entoure la gestation, l'accouchement, l'isolement du bébé pour raisons médicales graves ? Que penser des dangers de l'adoption, et pourquoi pas, puisqu'on en est arrivé là chez nous, quid des mères porteuses et des fécondations *in vitro* ? Il est grand temps d'appeler psychiatres et psychologues au secours !

De toute façon, en ce qui concerne le problème de l'attachement, n'y a-t-il pas encore un point à éclaircir pour les éthologistes, eux qui, par définition, étudient le comportement dans le milieu naturel : dans quel environnement l'enfant humain vient-il au monde ? dans une clinique aseptisée et hautement médicalisée, dans une tente de bédouin, dans un igloo d'esquimau, chez un Masai, ... ? Ces environnements si différents ont-ils une répercussion sur l'élaboration des liens entre mère et bébé ? Dans quelle mesure ? Ou peut-être, au contraire, ne pourrait-on constater que chez les papous, les boshimans, les européens, ce comportement suit le même schéma, ce qui serait hautement intéressant quant au rôle des adaptations phylogénétiques ! Oui, rechercher les éventuels invariants ou universaux; répertorier et comparer systématiquement dans les sociétés différentes cette première et capitale interaction sociale. Aussi étonnant que cela paraisse, il semblerait que rien n'ait été entrepris dans ce domaine; apparemment, les seules activités qui aient été collectées de façon vraiment systématique sont des activités comme la poterie, le tissage, etc... et les recherches d'éthologie humaine d'un Eibl-Eibesfeldt n'ont pas été très bien accueillies par les anthropologues et ethnologues.

Nous devons donc nous contenter, pour étudier l'enfant humain et sa mère, des recherches menées dans les labos et les cliniques de notre monde occidental. Nous aborderons le sujet en adoptant le plan suivant :

1. D'où vient la notion d'attachement ?
2. Qu'est-ce que le monde animal, et en particulier les primates, nous ont appris sur ce point qui soit applicable à notre espèce ?
3. L'éthologie humaine a-t-elle fourni une théorie de l'attachement ?
4. Quelles sont les observations et les expérimentations entreprises chez l'humain pour juger de la qualité des interactions ?
5. Quelles sont les conclusions ?

Envisageons le premier point :

L'origine de la notion d'attachement

De toute évidence, la notion d'attachement vient de la notion fondamentale d'empreinte bien explicitée par Lorenz et son école, découverte déjà au début du siècle par Heinroth (1911) et antérieurement encore par Spalding (1873). Nous connaissons tous les expériences célèbres et les films très démonstratifs qui en furent tirés; nous nous bornerons à rappeler l'importance attachée par Lorenz à la période critique pendant laquelle l'imprégnation peut avoir lieu et au caractère indélébile de celle-ci. Ces affirmations ont entraîné beaucoup de controverses : des expériences fiables et d'autres plus douteuses ont fleuri de toutes parts. Disons que dans l'ensemble on est arrivé à une espèce de *modus vivendi* : la période critique devient la période "optimale" d'imprégnation; le côté indélébile s'affadit un peu; d'autres empreintes paraissent possibles à d'autres moments et, à la rigueur, pourraient atténuer le caractère de la première. Il faut attirer l'attention sur le fait que lorsqu'on a discuté du caractère "inné" ou "acquis" de l'empreinte, on a très tôt fait remarquer que l'embryon n'était pas dépourvu d'environnement et que diverses expériences ont montré qu'il n'était nullement impossible que l'empreinte soit préparée déjà par certaines familiarisations prénatales

notamment auditives (cf les expériences de Gottlieb sur les canards colvert, 1971). Autre point intéressant : il ressort de nombreux travaux d’empreinte de canetons et poussins que l’imprégnation est plus facilement obtenue en combinant stimuli sonores et mobiles. De même, si les renforcements de chaleur et de contact ne sont pas nécessaires, ils accroissent cependant indéniablement la valeur attractive de l’objet d’empreinte. Ainsi donc, contrairement à ce que suggérait Freud, les renforcements essentiels de l’attachement ne seraient pas de nourriture, mais de contact, et ce, aussi bien pour le jeune poussin que pour le jeune primate.

La mise en évidence de la dimension essentielle du contact corporel dans la structuration des comportements du jeune animal conduit à la réflexion suivante : l’embryon d’oiseau dans sa coquille ou celui de mammifère dans le ventre maternel n’est-il pas soumis à un contact sur l’ensemble de la surface de son corps ? La recherche de contact de la part du nouveau-né répond aussi à l’idée maintes fois confirmée en méthodologie : l’animal, quel que soit son âge, répond à de brusques changements de son environnement d’abord par un mouvement de refuge vers ses stimuli familiers avant de tenter l’exploration des stimuli étrangers.

Les psychanalystes aussi s’interrogent sur le passage de la vie intra-utérine où l’influence de la pesanteur ne se fait pas encore sentir, à cette situation nouvelle qui consiste à être poussé par le bas au lieu d’être maintenu de tous les côtés. Selon eux, le changement est que l’amour ne vient plus de toutes les directions, mais seulement d’en bas... le changement d’une aire à une autre peut prendre le sens d’un autre changement : celui d’être aimé à celui d’être négligé ! Ceci, répétons-le, est une vision de psychanalyste ; peut-on l’appliquer au poussin dans sa coquille...

Sans vouloir nous attarder sur l’empreinte, nous nous bornerons à rappeler brièvement que celle-ci a été aussi recherchée dans de nombreuses espèces de mammifères et que deux points semblent particulièrement intéressants à relever : d’abord, celui de la double empreinte des animaux familiers (à leur mère et à l’homme) dont la qualité d’imprégnation à l’homme est fonction de la qualité de l’imprégnation préalable à la mère. Ce fait est à signaler, car dans le cadre de l’étude de l’enfant humain, on note la possibilité d’attachements multiples. Ensuite, si l’empreinte filiale aboutit à une reconnaissance bien précise de la mère par le jeune, on a pu aussi observer une empreinte maternelle aboutissant à la reconnaissance du jeune par sa mère chez certaines espèces comme les brebis et les chèvres. On a mis en évidence une période critique pour cette empreinte dont la durée est allongée par une injection d’oestrogènes. Cette expérience confirme le rôle de l’état hormonal de la mère, rôle semble-t-il très discrètement traité chez l’humain. De plus, un traitement de la brebis aux oestrogènes favorise la perception par celle-ci des signaux olfactifs en provenance de son nouveau-né, ce qui confirme l’existence chez les mammifères d’une relation entre l’odorat et l’état hormonal.

Abordons le second point :

Le développement des tendances affectives

Celui-ci paraît susceptible de commencer très tôt. Il semblerait que différentes agressions (manipulations, chocs électriques, etc...) subies par la mère gestante affectent le jeune *“in utero”*. Ainsi, on note que la progéniture de mères stressées présente généralement un accroissement du temps nécessaire à l’apprentissage. Il semblerait donc que le stress prénatal augmente l’émotivité des petits, ce qui est à mettre en relation avec le plus grand nombre d’ulcères gastriques détectés chez ceux-ci. Ces troubles induits par le stress prénatal diminuent cependant avec l’âge jusqu’à disparaître complètement dans de bonnes conditions d’élevage postnatal.

Quels sont maintenant les effets des perturbations postnatales, par exemple l'influence de manipulations ? L'expérience montre que des rats manipulés (petites caresses, petits tapotements quelques minutes par jour pendant les trois premières semaines) sont plus tard plus performants quant à leurs facultés d'apprentissage en regard d'un groupe témoin non manipulé. Ils sont moins émotifs, ce qui est vraisemblablement la raison de leurs meilleures performances.

Ces manipulations précoces se traduisent en outre sur le plan physiologique par des modifications du rythme cardiaque chez le chiot, modifications de l'électroencéphalogramme, etc... Après sevrage, les expériences montrent d'une façon indiscutable la relation directe entre le milieu riche en stimulations sensorielles et le succès d'apprentissage.

On sait aussi par expérience que la privation de la mère ou de compagnons à un stade précoce et pour des périodes prolongées engendre chez la plupart des animaux supérieurs des anomalies comportementales très graves et parfois irréversibles. Chez le singe isolé, un environnement trop pauvre en stimuli conduit à l'autisme, maladie caractérisée par une timidité extrême, des activités stéréotypées et des phases d'hyper ou, au contraire, d'absence complète d'activité. Chez l'enfant humain, cette maladie se traduit par une absence de communication verbale ou autre, avec aussi des phases d'activités stéréotypées comme le balancement rythmique de la tête etc... et une apparente absence de réponse aux stimuli douloureux, symptôme connu aussi chez le chiot isolé.

Les célèbres expériences de Harlow ont porté sur les réactions de macaques isolés. Il a notamment étudié les réactions de nouveau-nés vis-à-vis de deux mères de remplacement, l'une constituée par un simple bâti métallique, la seconde faite du même bâti métallique sur lequel on a jeté une simple fourrure ou un tissu éponge. Dans la moitié des expériences, les bébés reçoivent leur lait du mannequin nu, l'autre moitié du mannequin habillé. Dans toutes les expériences, les petits ont semblé beaucoup plus attachés à la "mère-fourrure", ont passé beaucoup plus de temps accrochés à cette dernière. Même les singes qui étaient nourris par la "mère métallique" ne passaient avec elle que le temps nécessaire à avaler leur ration de lait. Le toucher ou le confort du contact semble être vraiment le facteur important dans cette conduite d'attachement. Cette conclusion a été plus tard renforcée par le comportement du bébé soumis à un stress : un objet effrayant comme un petit ours mécanique par exemple, précipitait le petit sur la "mère-fourrure"; mais, après un certain laps de temps passé dans ce refuge sécurisant, il devenait curieux et s'enhardissait vis-à-vis du jouet mécanique. Par contre, un bébé placé dans une pièce sans mère ou avec la "mère métallique" allait se réfugier dans un coin et manifestait une grande frayeur et une grande détresse. D'autres facteurs que le contact corporel ont été mis à jour par des études ultérieures de Harlow, notamment celui-ci : comparant la réponse de bébés singes à deux "mères-fourrure", une immobile et l'autre basculante, il démontra que tous préféraient la mère berceuse.

Il ressort des travaux de Harlow que les contacts tactiles d'une certaine qualité (habituellement la fourrure maternelle) jouent un rôle essentiel dans l'attachement du jeune macaque à sa mère ou à sa mère de remplacement, et dans la réduction de son anxiété aux nouveautés du monde extérieur. Les analogies avec le comportement des enfants humains sont frappantes, particulièrement en ce qui concerne la crainte manifestée quand la mère disparaît, allant jusqu'au comportement aberrant quand il s'agit d'enfants négligés ou rejetés.

Venons-en au troisième point de l'exposé :

Définition d'une théorie de l'attachement

Le phénomène d'empreinte et les expériences tout-à-fait passionnantes de Harlow ont suscité un vif intérêt chez Bowlby, psychanalyste qui, se basant sur son expérience de clinicien, a été amené à étudier le comportement d'attachement chez l'homme d'un point de vue éthologique, et à en formuler une théorie. Ainsi, il considère que, à la naissance, les enfants humains présentent une prédisposition génétiquement déterminée pour rester très près des adultes qui s'occupent d'eux, donc généralement les parents, et plus précisément la mère. Ceux-ci, à leur tour, sont prédisposés à répondre de manière adéquate, c'est-à-dire avec des conduites favorables à la sauvegarde de leur progéniture, donc de leurs descendants. Ces comportements génétiquement programmés ou "patrons" complémentaires concourent donc à la survie de l'espèce et doivent résulter de l'évolution humaine dans le sens de la protection du jeune. Des conduites bien spécifiques telles que succions, sourires, agrippements, pleurs, sont développées par le nouveau-né humain pour provoquer la réponse adéquate de sa mère qu'il est capable d'identifier de façon sélective grâce à ses capacités perceptives présentes à la naissance et vraisemblablement avant. Ainsi s'établit cette interaction privilégiée entre le nouveau-né et la mère.

Cette théorie de l'attachement souleva l'enthousiasme parmi les éthologistes, plus encore peut-être parmi les Anglo-saxons, à l'origine de la biologie évolutive, trouvant là un nouvel argument. Plus réservé fut l'accueil des psychologues et des psychanalystes; en effet, est-il permis d'ignorer le caractère si particulier du psychisme humain avec son cortège de phantasmes, d'imaginaires, sa capacité de se projeter dans l'avenir, sa réalité sociale ? La vision psychanalytique est essentiellement différente : elle assimile la relation privilégiée du nouveau-né avec sa mère à une force irrésistible appelée pulsion poussant le bébé à satisfaire sa sensualité, sa libido au travers des relations qu'il établit avec le sein maternel.

Quoi qu'il en soit, il faut admettre que l'étude des humains n'est pas chose commode; elle se heurte à des difficultés de deux ordres : tout d'abord, la complexité du cerveau humain non seulement capable de traiter des informations, mais capable aussi d'imagination, de projets, etc... complique nécessairement les interactions à l'origine de l'attachement ou de tout autre comportement d'ailleurs; de plus, quelles expériences peut-on envisager en toute liberté chez l'humain ? L'éthique veut que l'on n'imagine pas d'isoler un bébé ou d'injecter notamment des hormones à la mère. Ces contraintes limitent évidemment l'expérimentation qui, dès lors, reste incomplète par rapport à ce qui a été fait chez les animaux où là, par contre, on ne s'est pas encombré de beaucoup de scrupules !

En dépit de ces réserves, Montagner, avec son équipe de Besançon et actuellement avec celle de Montpellier, s'est attelé à étudier sous un jour nouveau ce phénomène d'attachement en poursuivant une étude plus systématique. En effet, tout en reconnaissant un intérêt certain à la théorie éthologique de Bowlby, il n'est toutefois pas convaincu qu'elle puisse rendre compte des multiples influences qui façonnent les liens entre un jeune et sa mère.

Il ne vient à l'esprit de personne de remettre en question ces liens privilégiés entre enfant et mère, de douter un tant soit peu de cet attachement réciproque : il va de soi, il est naturel ! Néanmoins, pour pouvoir comprendre l'origine de ces liens, il importe d'avoir au départ une bonne connaissance des compétences perceptives du bébé et de celles de sa mère; en d'autres termes, il convient de savoir comment ils peuvent se percevoir mutuellement et sélectivement. On peut ainsi envisager d'accéder à la compréhension des systèmes de communication entre ces deux individus, leurs interactions, c'est-à-dire les phénomènes où le comportement de l'un modifie le comportement de l'autre.

Il s'agit ici du quatrième volet de notre plan :

Observations et expérimentations sur la structuration des liens mère-enfant

Ces études paraissent aujourd'hui nécessaires pour bien saisir comment marche cette synchronisation et déceler les ratés qui entraînent le phénomène de détachement du bébé de sa mère en particulier et de son environnement en général.

Les recherches menées durant ces dix dernières années ont révélé la précocité et la multiplicité des compétences perceptives du bébé. La liste des expériences est longue; aussi, nous ne nous attacherons qu'aux conclusions essentielles. A 25 semaines de gestation, le fœtus émet une réponse électroencéphalographique à un stimulus sonore de 65 décibels. En outre, une stimulation acoustique influence son rythme cardiaque. Il est intéressant de noter qu'un bruit à la fréquence du rythme cardiaque moyen, c'est-à-dire 72 battements par minute comme celui de la mère, a une action apaisante sur le fœtus et sur le nouveau-né également.

Les études réalisées en laboratoire sur les compétences visuelles des tout-petits ne sont pas très concluantes. Pourtant, bien que la rétine ne soit, en fait, bien développée qu'à la fin de la première année, il a été démontré par des études faites sur le bébé de trois ou quatre mois en situation d'interaction, que ses compétences visuelles sont déjà complexes : la présentation d'un visage humain vu de face, même stylisé, déclenche le sourire du bébé. Ce comportement ne se produit pas lorsque le visage est vu de profil. Cette configuration "deux yeux, un nez, une bouche" ne ressemble-t-il pas furieusement à un "déclencheur" du comportement "sourire" selon l'éthologie objectiviste ?

Les comportements de succion ont retenu également l'attention des chercheurs en enregistrant les variations de la succion, il apparaît que le bébé est capable de faire la discrimination entre téter un biberon sucré, un non sucré ou une tétine sèche. De même, l'activité de succion est influencée par la voix maternelle à l'âge d'un mois. D'autre part, d'autres études ont montré que douze heures de contact avec la mère suffisent pour que le petit manifeste une préférence pour la voix de celle-ci. Au vu des compétences auditives du fœtus, il paraît évident que la voix maternelle lui est déjà familière avant la naissance. D'autres expériences aussi semblent abonder dans le sens d'une perception prénatale : on peut enregistrer des modifications de comportement de bébés auxquels on fait entendre une mélodie qui a été journalièrement et largement diffusée dans l'environnement de la mère au cours du dernier mois de grossesse.

On a aussi étudié un ensemble de comportements présents chez le bébé dans sa façon de s'orienter par rapport à un son : orientation de la tête, des yeux, ouverture des yeux, mouvement de la bouche, pleurs éventuels, succion du pouce, etc... On en déduit que le bébé semble s'orienter parfaitement en fonction de la voix maternelle. Au cours de l'allaitement, cette orientation joue sûrement un rôle en permettant au nourrisson d'identifier sa maman de façon précise; en effet, ainsi, il combine toutes les stimulations venant d'elle, quelles soient visuelles, olfactives, auditives ou tactiles.

Lors d'expériences réalisées sur des bébés de dix à soixante jours, on a pu montrer que le maintien de la nuque du petit augmentait de façon spectaculaire ses capacités d'attention, de communication et de coordination visuo-motrice. Il s'en trouvait comme débarrassé de l'instabilité de la tête.

Se basant sur l'importance reconnue des phéromones dans bien des aspects de la vie sociale des animaux et en particulier des mammifères, Montagner s'est attelé à étudier d'un peu plus près l'olfaction chez l'enfant et aussi chez la mère. Des études antérieures avaient déjà contribué à indiquer que les sécrétions odorantes n'étaient pas étrangères aux relations mère-enfant, ce qui nous remettait bien naturellement à notre place parmi les mammifères ! Mais dans ce cas, seul, le bébé avait été étudié.

Dès le troisième jour au moins, l'enfant peut faire la discrimination entre l'odeur du sein maternel ou du cou et l'odeur d'une autre mère ayant un bébé du même âge, ou encore par rapport à un tampon inodore. En appliquant cette méthode aux prématurés, on pourrait peut-être apporter une réponse à ces questions : quand le système de l'olfaction devient-il opérant ? Les informations olfacto-gustatives venant de la cavité buccale, recueillies au contact du liquide amniotique préparent-elles la discrimination précoce des odeurs maternelles ? Les variations de composition du liquide sous l'effet des sécrétions hormonales, des variations métaboliques, etc... peuvent-elles être perçues par le fœtus et entraîner certaines réactions ?

De ces recherches, il ressort que les compétences olfactives jouent à coup sûr un rôle important dans les mécanismes de l'attachement, et notamment, lorsque le bébé ou sa mère souffre d'un handicap dans les autres compétences, que ce soit par exemple dans le cas de bébés ou de mères sourds ou aveugles. Dans le phénomène d'attachement, tout l'univers sensoriel des deux partenaires est mis en jeu et l'on peut compter sur tel ou tel sens intact pour compenser le cas échéant au moins partiellement un déficit d'un autre. Il faut remarquer toutefois qu'il arrive que le sein maternel présente pour le bébé un caractère non attractif, voire aversif, souvent suite à des traitements médicaux. Le bébé présente alors un comportement clair et précis : pleurs inexplicables, évitements, régurgitations.

Une étude expérimentale portant sur la relation olfactive de la mère, cette fois avec son bébé, a été entreprise par Montagner. Celle-ci se base sur la variation de la discrimination olfactive de la mère vis-à-vis d'une chemisette portée par son petit en fonction du temps. Ainsi, dès le deuxième jour, la plupart des mères choisissent de façon significative l'odeur de leur bébé; les performances s'améliorent au cours du temps, bien que l'on assiste à un certain plafonnement ou même une chute entre le quatrième et le septième jour, période en quelque sorte critique où l'on dirait que le seuil de reconnaissance du bébé par sa mère s'est soudainement élevé : moins de caresses spontanées, etc... Cette période est connue par les cliniciens comme étant celle de la "dépression" du *post partum* pendant laquelle certaines mères se montrent irritables et pleurent sans raison. A cette période critique chez la mère correspond bien souvent une phase où apparaissent ou s'intensifient les régurgitations du petit. Malgré le caractère bien connu de ces phénomènes, il semblerait qu'en pratique, on n'en tienne pas vraiment compte, car c'est généralement à ce moment que la jeune mère quitte la maternité pour affronter le stress du retour chez elle, avec les nouvelles tâches qui l'attendent. Peut-être conviendrait-il d'envisager une prolongation d'hospitalisation chez ces mères "à risque" en vue de favoriser l'installation et le renforcement de leurs relations avec le bébé.

En tout état de cause, on peut s'interroger sur l'origine de cette diminution momentanée du caractère attractif du bébé; plusieurs facteurs peuvent être invoqués : des variations dans les sécrétions cutanées, l'évolution de la voix, des variations dans l'état hormonal de la mère pouvant influencer son psychisme et sa réceptivité. Toutefois, ce phénomène ne se produit pas chez toutes les parturientes : l'influence d'un certain conditionnement socio-culturel et le vécu de la maternité n'y sont sans doute pas étrangers. En effet, même les événements néonataux (contact corporel immédiat court ou prolongé, ou pas de contact suite éventuellement à une anesthésie) semblent avoir une importance sur la qualité des interactions futures dans les jours qui suivent la naissance.

Autre domaine d'investigation : les facteurs saisonniers influencent-ils les performances olfactives des mères ? Les premières études entreprises indiquent que les meilleures seraient réalisées pendant la période chaude de l'année; doit-on attribuer cela à la plus grande volatilité des molécules odorantes en période chaude ou, comme cela a déjà été suggéré en psychiatrie, y a-t-il une influence saisonnière sur le psychisme et le comportement en général ?

Nous avons fait ainsi un tour rapide de ce qui est connu des capacités perceptives du couple mère-bébé; suffisent-elles pour expliquer les interactions, cette communication privilégiée qui est la base de l'attachement ? Capacité perceptive veut dire être capable de percevoir des informations, encore faut-il que celles-ci déclenchent un comportement.

Nous en arrivons au cinquième point :

Quelles conclusions peut-on tirer de tous ces travaux ?

Les comportements d'attachement (pleurs, sourires, etc...), par lesquels le bébé induit le contact avec sa mère, déclenchent chez celle-ci ses propres comportements d'attachement (caresses, baisers, bercements, etc...). Ces comportements sont en place si précocement, et tellement présents, qu'à l'instar de Bowlby, bien des psychiatres et pédiatres, forts de leur expérience clinique, admettent la prédisposition innée du bébé à l'interaction avec les personnes. Bowlby va encore plus loin en considérant que la mère est elle aussi programmée pour répondre de façon adéquate aux comportements de son enfant.

Certains tentent des explications différentes basées sur une influence exercée déjà dès le stade foetal, induisant une espèce d'apprentissage; en ce qui concerne la mère, dont on connaît peu de chose en définitive, il se pourrait qu'à l'écoute de son nouveau-né, elle soit très vite capable de décoder les signaux en provenance de celui-ci et d'y répondre de façon appropriée. En réalité, les études que nous avons passées en revue ne nous permettent guère de trancher. Rien n'empêche de formuler l'hypothèse que toutes ces influences puissent se conjuguer pour qu'au moment de la naissance, le bébé, et pourquoi pas sa mère, soient "prêts" ? On coupe court ainsi à toute polémique !

Toutes ces études sophistiquées chez l'humain n'impliquent pas cependant une corrélation automatique avec le monde animal. Elle n'est réellement envisagée nulle part. Comme il est d'usage lorsqu'il s'agit de comportement, le monde animal n'est pas pris comme objet de référence, aussi étonnant que cela puisse paraître. Aussi, il paraît important dans cette perspective de rapporter l'étude de deux pédiatres de Cleveland, dans les années quatre-vingts, qui donne à penser que l'attachement chez l'humain aurait bien les caractères de l'empreinte selon la définition de Lorenz, mettant en cause une réceptivité particulière des deux partenaires, synchronisés, et se déroulant dans une période critique. A l'origine, une constatation paradoxale : alors que des soins médicaux hautement perfectionnés permettaient de sauver bon nombre de prématurés, une proportion anormalement élevée de ces enfants (beaucoup plus que les enfants nés à terme) revenaient plus tard à l'hôpital parce qu'ils étaient victimes de mauvais traitements ou étaient négligés. Les deux médecins ont émis l'hypothèse suivante : la longue période que le nouveau-né prématuré avait passée dans le service de néonatalogie, séparé de sa mère, n'avait-elle pas empêché le lien "normal" de se former entre eux ? lorsqu'il la retrouvait, n'était-il pas trop tard ? Ce n'était qu'une hypothèse au départ, mais elle s'est confirmée dans la suite.

Cette équipe de Cleveland avait antérieurement noté cette caractéristique intéressante : les nouveau-nés sont remarquablement éveillés dans les quarante minutes

qui suivent leur naissance. Aussi, ces médecins ont-ils été les premiers à adopter une attitude plus "naturelle" et leurs idées ont fait du chemin. Ils ont obtenu que les mamans passent un maximum de temps, seules avec le petit, juste après la naissance et ensuite chaque jour de l'hospitalisation de l'enfant. Les premiers enfants à avoir bénéficié de ces mesures ont atteint maintenant l'âge scolaire et ont réellement tiré profit de ces changements : leur Q.I. est plus élevé, ils sont plus confiants, et n'ont pas été l'objet de mauvais traitements. Ceci semblerait donc confirmer que le lien mère-bébé pourrait mal s'établir lors d'hospitalisation et de séparation de longue durée.

Le rappel du phénomène d'empreinte chez la brebis tel que nous l'avons évoqué plus haut me paraît ici opportun. L'état de la mère ne conditionne-t-il pas sa réponse ? Au fur et à mesure que l'on s'éloigne du moment de la parturition, le seuil de réponse s'élève en fonction des facteurs internes. Il ne faudrait cependant pas imaginer que tous les prématurés séparés de leur mère pendant quelques semaines soient l'objet de sévices dans la suite ! La plupart des mères compensent bien cette carence initiale, peut-être par une certaine forme de tolérance, comme l'a envisagé Montagner, puis par l'élaboration de liens de valeur différente : un sentiment humain appelé amour maternel, qui, selon les sociologues, paraît relever largement d'un comportement social variable selon les époques et les moeurs.

Il est clair que dans l'esprit de bien des chercheurs, psychologues, psychiatres, le concept d'amour maternel tend à se substituer à celui de l'instinct, un peu comme si le côté mécanique ou automatique de l'instinct nous ramenait à une animalité déshonorante. Pourtant, la contradiction est grande, car si l'on délaisse l'instinct au profit de l'amour, on entend conserver à celui-ci les caractéristiques de celui-là : on ressent toujours comme une aberration la mère qui n'aime pas son enfant, et on continue à voir l'amour maternel comme une nécessité. Quoi qu'il en soit, la nécessité de réduire les pathologies engendrées par les ratages dans la formation des liens entre parents et enfants reste d'actualité plus que jamais. A ce titre, des recherches dans différentes directions continuent à être entreprises, malheureusement bien souvent avec des moyens dérisoires malgré l'énormité de l'enjeu ! Comme le souligne le Professeur Montagner : "l'attention va plus volontiers au spectaculaire, bébés-éprouvettes et mères porteuses".

Puisque l'intelligence confère à l'humain cette nouvelle faculté d'adaptation psychique, battant en précision et en rapidité toutes les adaptations biologiques, ne pourrait-on compter sur elle pour entreprendre une étude systématique des conditions les plus favorables à l'éclosion des relations optimales entre mère et enfant afin de prévenir ces inéquations génératrices de véritables fléaux sociaux à long terme ?

Bibliographie

- AINSWORTH M. — *La Recherche en Ethologie*, Scuil, Paris, 1979.
BADINTER E. — *L'Amour en plus*. Flammarion, Paris, 1980.
CAMPAN R. — *L'Animal et son Univers*. Privat, Toulouse, 1980
CHAUVIN R. — *L'Ethologie*. PUF, Paris, 1975.
GRIBBIN J. et M. — *One percent advantage*. ISTN, Oxford, 1988
GUYOMARC'H J.Ch. — *Ethologie*. Masson, Paris, 1980.
KRECH D. — *Elements of Psychology*. Knopf, New-York, 1982.
LORENZ J. — *Essais sur le Comportement animal et humain*. Scuil, Paris, 1970.
LORENZ K. — *L'Envers du Miroir*. Flammarion, Paris, 1990.
MONTAGNER H. — *L'Attachement, le Début de la Tendresse*, O. Jacob, Paris, 1988.
MORIN et PIATELLI — *Le Primate et l'Homme*. Scuil, Paris, 1974.
WINNICOTT D.W. — *La nature humaine*. Gallimard, Paris, 1990.

